

L'influence du R. P. Lagrange

Un témoignage

par Jean Guitton (1901-1999), philosophe, écrivain, membre de l'Académie française



In *Cahiers de la Nouvelle Journée*, 28, L'œuvre exégétique et historique du R.P. Lagrange, Librairie Bloud & Gay, 1935.

Les spécialistes de l'exégèse et de l'histoire vous ont dit le prix des travaux du P. Lagrange, quelles sont les vues qu'ils ont confirmées, quelles sont les voies qu'ils ont ouvertes : *nova et vetera*. Ce nouveau témoignage voudrait indiquer leur silencieuse action chez ceux qui, incapables d'en contrôler la valeur technique, en ont respiré toutefois la salutaire influence.

I.

Et d'abord, il est souverainement juste de remercier le P. Lagrange pour un service primordial rendu à plusieurs universitaires chrétiens qui avaient été (ou qui auraient pu être) écartés de la foi par la critique biblique : il a permis à une croyance sincère de devenir (ou de demeurer), en un temps où tout conspirait contre, un « hommage raisonnable ».

Dans un roman spirituel où beaucoup d'entre nous ont reconnu des traits de leur histoire, M. J. Malègue a retracé l'an dernier les défaites et la victoire de la lumière chez un jeune intellectuel de ce siècle. Qu'il nous excuse d'emprunter le nom de son héros si typique, quitte à en corriger ou à en compléter, sur certains points, l'image.

Augustin a grandi dans le milieu universitaire. À la famille comme au lycée, à la Faculté comme à l'École normale, on a éveillé en lui de mille manières ce qu'on appelait, dès son âge enfantin, l'esprit critique. Qu'est-ce donc que l'esprit critique ? C'est le souci constant de ne jamais être dupe, c'est la soif des bonnes preuves, c'est enfin la loyauté avec soi-même, la confiance sereine dans la raison, la modestie dans la recherche et même dans la trouvaille, qui amorce d'autres recherches. Cet esprit de labeur et de sincérité, comment Augustin n'aurait-il pas le noble désir de l'appliquer à justifier cette foi qui lui importe plus que tout ? Cela le choque d'entendre chuchoter que la critique est impure et orgueilleuse. Il connaît bien ses maîtres et il les estime. Pourquoi leur reprocher d'étudier les sources de la foi avec les méthodes qui ont renouvelé tant de problèmes ? Ce que ses maîtres et les maîtres de ses maîtres, les Boissier, les Bédier, les Lanson, les Croiset, les Bérard ont fait dans le domaine profane, pourquoi ne pas le tenter ici ? Et il ne s'agit pas de révolte, bien au contraire. Augustin est pur, et il voudrait être sûr. Ce n'est pas sa faute, si Dieu lui a donné des talents qui lui imposent un travail inutile aux simples. « Les malheureux, disait Pascal, qui m'ont obligé à toucher aux preuves de la religion ! » Ces malheureux sont tout autour de lui : ce sont des professeurs respectés, des camarades, des amis, les revues, les entretiens, les doutes qu'on lui confesse et les questions qu'on lui pose. « Soyez toujours prêts à vous défendre avec douceur et respect devant quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. » Cette parole de saint Pierre, c'est cela qu'il veut. – Prenez, lui dit-on, ce

manuel, ce catéchisme, cette conférence approuvée. – Mais, pour répondre avec respect à ces indépendants qui l'interrogent, on ne peut recourir à l'argument d'autorité ; on ne saurait se retrancher derrière tel ou tel décret. Ces disciplines ont un grand poids pour le croyant, parce qu'elles engagent une part de l'autorité de l'Église qui est divine à ses yeux. Mais les incroyants se demandent si cette Église est divine et quels sont ses titres. Avec « ceux du dehors », on ne peut donc s'appuyer sur le magistère : force est de partir des faits qui sont un langage divin et de la raison imprimée chez tous. Une voix murmure alors à Augustin que personne n'est de taille à faire cette enquête, que tout signe est ambigu, qu'il suffit d'avoir le cœur pur pour que les obscurités deviennent des clartés : qu'il se confie donc à l'expérience de tant de saints et de saintes. Mais ne serait-ce point encore une vertueuse défaite ? Dans ce monde incroyant où il vit, son silence peut devenir pour ses compagnons un scandale, – et, ce qui serait pire, une confirmation. Jusqu'à quand son *Credo* sera-t-il ainsi un crédit ! Ah ! comme il souhaiterait qu'il s'élevât dans l'Église un homme aussi critique que ses maîtres et qui lui donnât enfin l'impression de la sécurité !

Cet homme existe. Il le sait maintenant. Il l'a entendu citer par ses adversaires. Quand on a fait le traditionnel couplet sur l'esclavage de la critique catholique (nécessaire comme le toast des Anglais à leur Roi ou le compliment académique à Richelieu), alors on ne craindra pas de citer ce savant dépouillé de tous les Titres antécédents et subséquents de « R. P. » et de « O. P. », réduit à cette belle nudité scientifique : Lagrange. Dans les bibliothèques officielles où on se fait gloire de trier le solide, ses ouvrages sont là, impassibles et lourds, munis de tout l'appareil moderne : ils ont les mitrailleuses critiques, les plaques blindées, les provisions, l'armement, la couleur : on leur reconnaît le droit de figurer dans la bataille. Et déjà, avant toute étude, pour Augustin, c'est un vrai soulagement que ce salut donné à l'adversaire dans ces combats où le mépris est une arme. Après tout, se dit-il, ce n'est pas une affaire de nombre et de statistique, mais simplement de qualité et d'autorité. Un seul aviateur suffit pour prouver que l'Atlantique est franchissable. À la rigueur un seul exégète suffirait pour prouver que la foi demeure malgré toute la critique du monde. Il suffit qu'Augustin sache qu'il y a quelqu'un qui lit, qui pèse, qui compare en toute indépendance, pour qu'il cesse de se croire abandonné. À lui et à ses pairs il accorde cette confiance humaine qui prépare et qui nourrit la foi. La seule pensée de ces consciencieux est pour lui comme pour plusieurs la condition de la persévérance et de la paix. Heureux hommes, se dit-il encore, dont le travail béni soutient tant d'intelligence !

Mais il ne soutient pas que l'intelligence.

Maintenant qu'Augustin a plus de certitude et qu'il peut prier avec abandon et sans ces maudites réticences, il entre en rapport avec ceux qui vivent aussi du Christ dans cette Université où il y a beaucoup de demeures. Tous n'ont pas, comme Augustin, cette soif de raisons et de motifs. Mais il en connaît qui ont le souci de textes sûrs et critiques, même pour leur piété. Comme un bon menuisier aurait besoin pour bien prier d'un prie-Dieu bien équarri, tel d'entre eux veut pour sa vie spirituelle des versets précis, des références exactes. Le métier l'exige. Ces gros commentaires du P. Lagrange, ces quatre pierres de taille en granit rose, viennent combler ce désir. Mais, à côté de cette garde tétramorphe, Augustin a souvent aperçu sur ces rayonnages austères un livre, rose aussi, mais moins volumineux, plus usé d'apparence : c'est le livre que le savant aura sans doute écrit avec le plus de joie, puisqu'il y pouvait réchauffer son érudition avec son cœur. L'ouvrier qui a peiné pendant trente ans à composer cette verrière, ces prophètes, ces apôtres et ces quatre animaux, on comprend que, les soirs, il se donne la joie de contempler la douce lumière qui les fait revivre avec ses caresses. Ainsi le P. Lagrange a écrit son Évangile. Augustin le possède, et il connaît dans des

villages perdus plusieurs maîtres ou maîtresses primaires qui ont aussi ce livre auprès d'eux. À ces normaliens auxquels on a tant parlé de « critique », les épisodes que tout le monde sait prennent un relief plus vrai, lorsqu'ils sont racontés par celui qui vit sur les lieux mêmes.

Augustin songe à ces divers bienfaits, et comparant la vie de ce dominicain à celle de plusieurs autres savants de sa race il la trouve de bien belle allure. D'autres ont étudié aussi l'histoire chrétienne, mais en négligeant, par discrétion et par méthode, les terrains de brûlante bataille qui s'appellent « la religion d'Israël » et « les origines du christianisme » ; lui s'est renfermé et cantonné dans cette préhistoire essentielle, sûr qu'il y avait moyen de concilier toujours l'indépendance du critique avec l'esprit filial. D'autres avaient commencé, mais ils se sont contentés de quelques coups de sonde ou de quelques synthèses ; lui a persévéré et dans une époque bien ardue ; et voici qu'il nous laisse non pas seulement des travaux épars : *opera*, mais une solide architecture d'idées et d'études : *opus*. – D'autres ont étudié l'Écriture de leur cabinet ; s'ils ont vu la terre sainte, c'est rapidement ; lui s'est exilé dès le jeune âge à Jérusalem, il a voulu que l'esprit des lieux lui soit propice. – D'autres ont connu à la fin de leur vie des consécérations éclatantes ; lui, simple religieux, il travaillera jusqu'à la fin. – D'autres, ou plutôt un autre a... Et ici, comment parler sans tristesse de celui dont il fut le loyal adversaire et dont il restera la vivante antithèse : quel contraste et qui fait penser à celui de Renan et de Newman ; que de travail et d'acharnement des deux côtés, que de dévouement à la science ; mais comme les accomplissements diffèrent !

II.

Mais laissons Augustin qui, trop mêlé à son époque et à ses crises, risquerait de ne retenir qu'un point, et, devançant en quelque sorte le temps, cherchons à deviner ce que sera pour un historien futur, la signification de cette œuvre. Voici, je suppose, ce que cet historien dirait :

L'Écriture, pendant des siècles, a été tenue pour un ouvrage sans commune mesure avec les autres, sans racines terrestres et vraiment tombé du ciel, de sorte que lui appliquer les mêmes méthodes d'explication qu'aux livres écrits par les hommes paraissait impie. Puis, passant à l'autre extrémité, on a fini par y voir un livre purement humain, bien plus, un ramassis de mythes et de légendes, l'impur produit d'une civilisation orientale. Mais, si Dieu est l'auteur de l'Écriture et le garant de sa vérité religieuse, pourquoi n'aurait-il pas usé pour porter ce message de cette discrétion souveraine, de ce respect des causes secondes qui paraît sa méthode dans le gouvernement de la nature et dans le don de la grâce ? Ainsi, du point de vue de la foi elle-même, il y aurait déjà une invitation à étudier les livres sacrés avec les méthodes littéraires et historiques. Ce serait même le seul moyen d'entendre cette « polytropie » de la révélation prophétique signalée par l'*Épître aux Hébreux*, cette divine « économie » de la grâce dont les Pères grecs ont parlé si souvent. Cette science théandrique des saints livres, humaine par ses procédés, divine par l'idée de révélation qui en règle l'usage, avait failli naître au XVI^e siècle, lors de cette pré-réforme chrétienne qui, si elle avait réussi, nous aurait évité tant de ruptures. Elle avait été pressentie, indiquée, appliquée à Oxford par Colet, le maître d'Érasme, et par le bienheureux cardinal Fisher, l'ami de Thomas More. Le succès du protestantisme arrêta ces essais. Moins que tous les autres, les réformateurs auraient accepté de voir de l'humain dans l'Écriture, qui était pour eux la règle unique de la foi. Et par un esprit de mimétisme qui n'est pas rare dans les controverses, les exégètes catholiques les suivirent sur ce terrain. « La vérité venue de Dieu a d'abord toute sa perfection », écrivait Bossuet. Mais cet axiome, il l'empruntait au protestant Jean d'Aillé. Et Richard Simon était suspect dans les deux camps. Qu'arriva-t-il ?

Lorsque la critique renaquit, ce fut dans le camp des adversaires de la foi, qui, n'admettant plus de révélation particulière, voyaient dans l'histoire humaine, à la manière de Hegel, cette révélation même. En confondant la *méthode* critique avec la *doctrine* critique, les exégètes incroyants posèrent comme premier principe et premier dogme la négation de toute transcendance. On connaît la suite.

Nous sommes désormais en mesure de situer l'œuvre du P. Lagrange.

Avec les ressources des méthodes critiques, éclairé par la doctrine chrétienne, il a tenté de fonder cette science sacrée, que les Pères et les scolastiques auraient admirée et admirablement utilisée, s'ils l'avaient connue. On eût pu concevoir une science biblique qui se serait davantage occupée à mettre en lumière les notions philosophiques qu'elle utilisait, ainsi celles de source d'influence, de filiation, d'emprunt, de développement : un saint Thomas, un Newman auraient sans doute insisté davantage sur ces assises mentales de l'édifice. Mais il était certainement préférable que le nouveau fondateur de la science biblique fût un *humaniste*, en prenant ce mot dans sa signification la plus diverse et la plus dense : j'entends un érudit qui joignît à une connaissance personnelle des littératures anciennes et orientales ce sens délicat d'humanité, dont le rayon se décompose en ces vertus essentielles et si rares qui sont la mesure, la discrétion, la prudence, la sympathie, la réserve. Mais allons encore un peu plus loin et poursuivons cette analyse trop schématique d'un vivant. De ces contacts assidus avec les hommes, anciens et modernes, et les uns éclairant toujours les autres, il a gagné une intelligence intérieure de l'histoire, qui à son tour pourrait se diviser en deux sens complémentaires : sens du *développement* des événements historiques, sens des modes, des genres et des *langages* dans lesquels ce développement a été raconté par les divers auteurs sacrés ou profanes. Plus que tout autre il est armé pour manier cette fameuse méthode comparative qui ne paraît simple qu'aux simples. La comparaison ne sera pas un procédé qu'il appliquera, mais la loi même de son esprit, loi de vie et de finesse. C'est par là qu'il pourra saisir en quoi consiste au juste la transcendance de cette histoire d'Israël si mêlée aux autres histoires, si diverse pourtant. Et dès lors l'historien futur ne sera-t-il pas conduit à écrire quelque phrase de ce genre, qui dirait bien l'originalité de l'œuvre : « Après les enquêtes du P. Lagrange et de ses disciples, on pouvait concevoir quel nouvel et admirable appui la méthode critique, étayée sur une philosophie spirituelle, devait apporter à l'antique foi. C'est le moment de citer encore le vieil adage : « Si un peu de science écarte de Dieu, beaucoup y ramène », ou encore avec Pascal : « Athéisme marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. » À vrai dire, et sur bien des points secondaires, la critique ne ramène pas à la même ligne que l'opinion traditionnelle. Elle corrige certains tracés et des images enfantines, mais elle fortifie les défenses principales, elle rend la foi plus digne de notre assentiment, l'histoire moins merveilleuse mais plus divine...

III.

Après avoir dit les services rendus par l'œuvre du P. Lagrange aux intelligences modernes, nous avons voulu marquer sa place dans le développement historique des études sacrées. Que le lecteur nous pardonne d'entrer sur un terrain réservé et d'indiquer les exemples que ce savant nous donne dans l'ordre de la charité.

Nous venons de voir que le P. Lagrange avait fourni des raisons nouvelles de croire à l'orthodoxie en confirmant la tradition. – Mais alors, pourquoi a-t-il pu être incompris par certains de ses frères ? – Pourquoi ? Ceux qui s'en étonnent et qui parfois se scandalisent ont-ils assez songé aux conditions de ces combats d'avant-garde ? Ces vaillants des premières lignes qui vivent face à l'ennemi, épiant ses bruits, écoutant les mines qu'il creuse sous leurs tranchées, ces troupes de choc qui vont s'avancer dans le *no man's land*, et qui demain peut-

être abandonneront par prudence une ancienne bastille qu'on ne peut plus tenir sans risquer de tout perdre ; il arrive que, d'un observatoire lointain et devant certaines défaillances d'un des leurs, on les suspecte, on les confonde par une tragique erreur avec les assaillants. Mais ces incidents presque fatals dans une lutte immense, ils les acceptent avec un courage silencieux, vraiment héroïque chez celui qui lutte et qui pense. Ils leur sont une pressante invitation de reprendre leurs hypothèses, de les corriger s'il y a lieu, ou au contraire de les affermir par des preuves qui ne laissent plus place au doute. Cela est bon pour leur esprit et pour leur âme. Si les savants chrétiens peuvent atteindre à l'héroïsme des vertus, ce n'est point par le zèle extérieur, ni par le martyre, mais par la persévérance au milieu de tout. Et ils ne sont jamais plus grands que lorsqu'ils reconnaissent avec Pascal que la vérité n'est pas complète sans la charité, que la charité ne se réalise que dans les liens de l'unité : *veritas in caritate, caritas in unitate*. Que ce double équilibre ne s'atteigne pas sans peine, cela est certain. Mais comme il est beau en ces temps difficiles que de purs savants aient accordé si naturellement ces devoirs contraires. J'ai eu le bonheur d'en connaître trois : l'un était le P. de Grandmaison, un jésuite, et j'ai encore dans l'oreille ce que, lors d'une *Semaine des écrivains catholiques*, il répondait à Paul Bureau, marquant tout ensemble le bienfait de l'autorité et le devoir d'intelligence : « Et qu'importe, disait-il, que nous jonchions d'un peu de notre réputation la route où la vérité passe. » L'autre fut un maître inconnu, unique pour le savoir et la sûreté, un lazariste, le Père Pouget, aveugle dans ses trente dernières années, mais passionné de clarté et de travail, interprète incomparable des Écritures. Le troisième est le P. Lagrange, qui survit à ce cadet et à cet aîné. Dans ces trois personnalités si diverses et pleinement indépendantes l'une de l'autre on pouvait discerner, ainsi qu'en trois miroirs, comment la vraie science, loin de développer l'esprit-propre et le vieil orgueil, affine le savoir, épure le caractère, fortifie la foi, étend l'espérance, discipline et transfigure l'amour.

Lorsque le P. Lagrange avait trois ans, il fut mené au curé d'Ars et béni par lui. Quel geste plein de symboles et qui laisse entrevoir une préordination. Cet exégète des consciences, ce sublime ignorant pour qui l'étude avait été la plus dure pénitence, il bénissait dans ce petit un ministère bien différent du sien : le souci des textes et du passé, la lutte contre les subtils, l'éloignement des pécheurs et une solitude volontaire. Mais, sous ces voies opposées, c'était bien la même fin et peut-être le saint avait-il communiqué à cet enfant un peu de l'esprit de pénitence et d'innocence si nécessaire au penseur. Car (et ce n'est pas un si commun mérite) comme les œuvres que la charité inspire, celle-ci satisfait à la fois la science et la piété, la première d'abord, la seconde par un divin surcroît : elle ramène aux sources, mais ces sources désaltèrent. On pourra la corriger, la compléter, la reprendre, peu importe. Le P. Lagrange a donné plus qu'une méthode, un esprit, – cet « esprit » que notre siècle si critique et si mystique a souvent cherché en vain. Et, s'il était permis de le formuler, cet esprit, s'il n'était pas téméraire de vouloir définir l'inexprimable, nous transformerions un peu les fameux versets du psaume, et nous dirions, nous chanterions plutôt avec bien de la reconnaissance : *Humanitas et veritas obviaverunt sibi, critica et pax osculatae sunt*¹.

¹ Humanité et vérité se rencontrent, critique et paix s'enlacent.